

de son dôme ses quatre clochetons, tantôt peints en vert, tantôt laissant voir leurs feuilles de cuivre ou d'étain martelées; le cloître déployant les murs de son enclos bariolés de fresques dans le goût byzantin du mont Athos, et plus loin les isbas faits de troncs d'arbre encochés aux angles. Ajoutez à cela, pour animer le tableau, quelques droschkys attendant les voyageurs, et quelques groupes d'oisifs dont l'intérêt pour l'arrivée et le départ du bateau à vapeur ne se lasse jamais.

Kimra, cependant, avait un air de fête qui nous surprit; toute la population, ou peu s'en faut, était étagée du bord du fleuve au sommet du rivage. Le bruit s'était répandu que la *Nixe* portait le grand-duc héritier se rendant à Nijni-Novgorod; il n'en était rien. Le grand-duc passa plus tard sur un autre bateau, mais nous profitâmes sans scrupule de l'affluence que l'annonce de sa présence avait attirée pour observer cette réunion de types. Quelques toilettes élégantes affectant les modes françaises, avec le petit retard obligé de Paris à Kimra, se distinguaient sur le fond national des jupes en forme de sac et des rouenneries à dessins surannés. Trois jeunes filles portant le petit chapeau andalous, la veste zouave et la crinoline ballonnée, étaient vraiment charmantes,

malgré une légère affectation de désinvolture occidentale. Elles riaient ensemble et paraissaient dédaigner le luxe de bottes que déployaient les autres habitants, hommes et femmes. Kimra est célèbre pour ses bottes comme Ronda pour ses guêtres.

C'est peut-être à Kimra que Bastien a fait emplette de cette belle paire de bottes que la chanson populaire lui attribue.

Le peu de profondeur du fleuve, la nécessité de reconnaître les bouées, ne permettent pas de se risquer à des navigations nocturnes. Aussi la *Nixe*, lâchant sa vapeur et jetant son ancre, s'arrêta-t-elle dès que les dernières braises du couchant, soufflées par un vent assez frais s'éteignirent à l'horizon. Le thé du soir fut servi à tous les passagers, et les samovars chauffés à outrance versaient incessamment leur eau bouillante sur l'infusion concentrée. — C'était pour nous un spectacle curieux de voir des gens de la plus basse classe, et dont l'extérieur ressemblait à celui de nos mendiants, savourer cette boisson délicate et parfumée qui est encore une élégance chez nous, et que de blanches mains versent dans les réunions du monde. La manière de boire le thé est de le faire refroidir un instant dans la soucoupe et de

l'avaler en tenant entre les dents un petit morceau de sucre qui édulcore suffisamment le breuvage pour le goût russe, se rapprochant en cela du goût chinois.

Quand nous nous réveillâmes sur l'étroit divan de la cabine, la *Nixe* s'était remise en marche. Le jour se levait, nous longions une rive dont les isbas d'un village dentelaient la crête et se réfléchissaient dans l'eau tranquille du fleuve comme dans un miroir. — On eût dit le paysage de Daubigny au dernier Salon, mais traduit en russe.

L'on s'arrêta à Pokrowski, un monastère du seizième siècle, crénelé comme une forteresse. La plupart des passagers descendirent pour prier dans l'église et faire bénir leur voyage. A travers le demi-jour d'une mystérieuse chapelle toute bariolée de peintures et ruisselante d'or, un pope ou moine d'aspect oriental chanta avec un acolyte une de ces belles mélodies du rite grec dont l'effet est irrésistible, même quand on ne partage pas la croyance qui les inspire. Il possédait une magnifique voix de basse — profonde, cuivrée et douce, — et il s'en servait à merveille.

Ouglitz, devant lequel nous passâmes vers la fin de la journée, est une ville assez considérable.

Elle ne compte pas moins de treize mille habitants, et les clochers, dômes et clochetons de ses trente-six églises lui faisaient une silhouette superbe. Le fleuve, élargi à cet endroit, prenait des airs de Bosphore, et il n'aurait pas fallu un grand effort d'imagination pour transformer Ouglitz en ville turque, et ses flèches bulbeuses en minarets. — On nous fit remarquer sur la berge un petit pavillon d'ancien style russe, où Dimitri, âgé de sept ans, fut tué par Boris Godonow.

Au confluent du Mologa et du Volga, sur des plages de sable, d'innombrables essaims de corbeaux et de corneilles se livraient à ces bizarres ébats qui précèdent leur coucher. Les mouettes, compagnes des grands cours d'eau, commençaient à paraître. Plus haut, nous avons vu des pygargues pêcher pour leur souper quelques-uns de ces sterlets que les gourmets occidentaux payeraient au poids de l'or.

Au coucher de soleil le plus incendié de tons étranges avait succédé un clair de lune bleu, argenté, idéal, quand nous arrivâmes à Ribinsk. — Une flottille de grands bâtiments barrait presque le fleuve. Parmi les hachures noires de leurs mâts et de leurs cordages scintillaient quelques lumières, et, comme une fusée de vif-argent,

montait dans l'azur nocturne le clocher de l'église.

Ribinsk a de l'importance. C'est une ville de commerce et de plaisir. Le Volga, rendu plus large et plus profond par le tribut que lui apportent les eaux du Mologa, permet aux grands bateaux de remonter jusqu'à ce port et d'en partir. Aussi la population sédentaire est-elle augmentée en de certaines saisons d'un nombre considérable de voyageurs qui ne demandent qu'à s'amuser, et que les gains réalisés mettent en belle et généreuse humeur. Un des divertissements favoris du peuple russe, c'est d'entendre chanter aux Bohémiennes des airs et des chœurs tsiganes. On ne saurait imaginer la passion qu'y mettent les auditeurs, passion qui n'a d'égale que la furie des virtuoses. Les enthousiasmes du dilettantisme à l'Opéra-Italien n'en donneraient qu'une faible idée, et, ici, rien de convenu, rien de simulé, rien de factice; la mode et le bon ton sont oubliés; c'est bien la fibre intime et sauvage de l'homme primitif qui tressaille à ces sons étranges.

Ce goût ne nous étonne pas, nous le partageons, et comme sur le bateau l'on avait dit que Ribinsk possédait une troupe célèbre de Bohémiennes, nous avons accepté la proposition d'al-

ler leur rendre visite, faite par un aimable, spirituel, et cordial seigneur, passager de la *Nixe*, et avec qui nous aurions volontiers navigué jusqu'au bout du monde.

Le comte de *** était descendu à terre le premier, pour disposer les choses, en nous indiquant le nom de l'hôtel où le concert devait avoir lieu. — Nous gagnâmes le quai lentement, ravi par le spectacle d'une nuit merveilleuse. Sous un ciel dont les étoiles pâlissaient dans les blancheurs de la lune, le fleuve s'étalait vaste comme un lac ou un bras de mer, et coupé d'une ligne sombre de bateaux. Les sillages lumineux de l'astre nocturne, les reflets obscurs des mâts s'allongeaient sur l'eau comme des rubans d'argent et de ve-lours noir, et le frisson fluide du courant en dentelait les bords. Les maisons de la rive, baignées d'ombre, n'accrochaient qu'une ligne de leur bleuâtre sur la crête de leurs toits verts; mais quelques paillettes rouges, piquées çà et là, indiquaient qu'elles ne dormaient pas encore. Dé-gagée par une large place, l'église principale brillait comme un bloc d'argent avec une fantas-tique intensité d'éclat; on l'eût dite éclairée aux feux de Bengale. Son dôme, entouré d'un dia-dème de colonnes, étincelait comme une tiare

constellée de diamants; des reflets métalliques faisaient jouer leurs phosphorescences sur l'étain ou le cuivre des clochetons, et le clocher, d'un goût architectural rappelant la flèche de Dresde, semblait avoir embroché deux ou trois étoiles de son aiguille d'or. — C'était un effet surnaturel, magique, comme on en voit dans les apothéoses des féeries, lorsque l'azur des perspectives découvre, en s'entr'ouvrant, le palais de la sylphide ou le temple des hymens heureux.

Illuminée ainsi, l'église de Ribinsk avait l'air d'être sculptée dans un fragment de lune tombé sur le sol. Elle en prenait, sous le rayon, la lumière argentée et neigeuse.

A peine étions-nous arrivé au sommet du quai formé de grosses pierres que le Volga bouleverse et fait crouler dans ses crues, qu'à travers la vague musique des maisons de thé, le cri lugubre *karaoul!* (à la garde!) vint déchirer notre oreille, hurlé et râlé par une voix qui semblait avoir un couteau dans la gorge. Nous nous élançâmes : deux ou trois ombres prirent la fuite. Une porte ouverte se referma, les lumières de la maison s'éteignirent, tout rentra dans l'obscurité. A l'appel du désespoir avait succédé le silence de la mort.

Deux ou trois fois nous repassâmes devant la porte, mais le logis s'était fait noir, muet et sourd, comme la taverne de Saltababil au cinquième acte du *Roi s'amuse*. Quel moyen de pénétrer dans ce coupe-gorge, seul, étranger, sans armes, ne parlant pas la langue, en un pays où personne ne vous vient en aide en cas d'accident ou de meurtre, de peur de la police et des témoignages à rendre? Tout était fini d'ailleurs; l'être humain, quel qu'il fût, qui appelait si lamentablement au secours, n'en avait plus besoin.

Notre entrée à Ribinsk ne manquait pas, comme vous voyez, de couleur dramatique, et il nous fâche de ne pouvoir vous raconter en détail l'histoire de cet assassinat, car le cri entendu était bien un cri d'agonie; mais nous n'en savons pas davantage. La nuit a tout caché de son ombre.

Encore tout ému, nous entrâmes dans un *traktir* où les portraits de l'empereur Alexandre II et de l'impératrice Alexandrowna, bordés de cadres magnifiques et peints comme des enseignes à bière, faisaient pendant aux saintes images plaquées de feuilles d'argent et d'or qu'une petite lampe suspendue éclairait de sa lueur tremblante. On nous servit le thé, et, pendant que nous savourions le breuvage national, corroboré d'un

peu de cognac, dans la pièce voisine, un orgue de Crémone jouait un air de Verdi.

Bientôt l'ingénieur de la compagnie Samolett et le mécanicien en chef de la *Nize* vinrent nous rejoindre, et nous partîmes ensemble pour chercher à travers Ribinsk l'auberge où devaient se réunir les Bohémiens, et où le comte de *** nous avait donné rendez-vous.

L'hôtel, appartenant à un riche marchand de blé dont nous avons fait connaissance sur le bateau, était situé tout au bout de la ville. A mesure que nous nous éloignons de la rive, les maisons prenaient leurs aises, et se disséminaient sur de plus larges espaces. De longues clôtures de jardins les séparaient; les rues se perdaient dans des places vagues, et des trottoirs de planches aidaient à franchir les bourbiers. Quelques chiens maigres, assis sur leur derrière, aboyaient à la lune, et quand nous passions près d'eux se mettaient à nous suivre, soit par défiance, soit par sentiment de sociabilité, ou dans l'espoir de se procurer une condition. Sous l'influence de l'astre, de légères fumées blanches s'élevaient de terre et interposaient leurs gazes vaporeuses entre notre œil et les objets, les revêtant d'une poésie que le jour doit leur enlever sans doute. Enfin.

dans la brume azurée où les formes des dernières maisons s'ébauchaient en gris lilas, nous aperçûmes les embrasures rouges de quelques fenêtres éclairées; c'était là. — Un sourd fron-fron de guitare qui depuis quelque temps nous chantait aux oreilles comme le bourdonnement obstiné d'un grillon, et dont les notes nous arrivaient de plus en plus vibrantes, nous eut bientôt fait trouver la porte.

Un moujik nous conduisit par de longs corridors à la chambre des Bohémiennes. Le comte de ***, le marchand de blé et un jeune officier composaient le public. Sur une table, parmi des bouteilles de vin de Champagne et des verres, se dressaient, emmanchées dans des flambeaux de rencontre, deux longues bougies pareilles à des cierges. Autour des mèches s'arrondissaient des auréoles jaunes, dissipant avec peine la fumée déjà épaisse des cigares et des papyros. On nous tendit un verre plein avec condition de le vider immédiatement pour qu'on pût le remplir encore. C'était du Røederer de qualité supérieure, et comme on en boit seulement en Russie. — La libation accomplie, nous nous assimes dans une attente muette.

Les Bohémiennes se tenaient debout ou ap-

puyées à la muraille, avec des poses orientalement indolentes, sans le moindre souci des yeux fixés sur elles. — Rien de plus inerte que leur attitude, de plus morne que leur visage. Elles semblaient épuisées ou endormies. Ces natures sauvages, quand la passion ne les agite pas, ont un calme animal dont on ne saurait donner l'idée. — Elles ne pensent pas, elles rêvent comme les bêtes dans les bois; aucune figure civilisée ne peut arriver à cette mystérieuse absence d'expression, plus agaçante que toutes les grimaces de la coquetterie. — Oh! faire naître sur ces faces mortes une rougeur de désir, c'est une fantaisie qui vient aux plus froids, aux moins poètes, et bientôt se tourne en passion.

Étaient-elles belles, au moins, ces Bohémiennes? Non, dans l'acception vulgaire du mot. — Nos Parisiennes les eussent assurément trouvées laides, à la réserve d'une seule se rapprochant plus du type européen que ses compagnes. Des teints olivâtres, des masses de cheveux noirs, des corps chétifs en apparence, de petites mains brunes, voilà les traits principaux du signallement. Le costume n'avait rien de caractéristique. Ni colliers d'ambre ou de verroterie, ni jupes constellées d'étoiles et frangées de falbalas, ni

mantes rayées de couleurs bizarres; mais un ajustement quelconque à la mode de Paris, avec quelques barbarismes justifiés par la distance; robes à volants, mantelets de taffetas, crinoline, résille : on eût dit des femmes de chambre mal habillées.

Jusqu'ici, pensez-vous sans doute, le régal n'a rien de bien extraordinaire. Faites comme nous, prenez patience et ne désespérez pas de la Bohême, bien qu'elle ait renoncé, du moins dans les villes, à ses haillons et à ses oripeaux pittoresques; il ne faut pas voir le cheval de sang à l'écurie, enveloppé de ses couvertures; c'est sur le turf que l'action révèle sa beauté.

Une des Bohémiennes, comme secouant sa lassitude et sa torpeur aux appels opiniâtres de la guitare grattée par un grand drôle à mine de brigand, se détermina enfin et s'avança au milieu du cercle. — Elle souleva ses longues paupières frangées de cils noirs, et la chambre sembla pleine de lumière. Dans sa bouche entr'ouverte par un vague sourire scintilla un éclair blanc; un murmure indistinct comme ces voix qu'on entend en rêve s'échappa de ses lèvres. Posée ainsi, la Bohémienne avait l'air d'une somnambule et ne paraissait pas avoir conscience de ses

actions. Elle ne voyait ni la salle ni les assistants. Une transfiguration s'était opérée en elle. Ses traits ennoblis ne portaient plus aucune trace de vulgarité. Sa taille s'était agrandie et sa pauvre toilette s'arrangeait comme une draperie antique.

Peu à peu elle enfla le son et chanta une mélodie lente d'abord, plus rapide ensuite, d'une bizarrerie enivrante. Le thème ressemblait à un oiseau captif dont on ouvre la cage. Doutant encore de sa liberté, l'oiseau fait quelques pas incertains devant sa prison, puis il s'éloigne en sautillant, et quand il est sûr qu'aucun piège ne le menace, il se rengorge et se dresse, il pousse un cri joyeux et s'élance avec une palpitation d'ailes précipitée vers la forêt, où chantent ses anciens compagnons.

Telle était la vision qui nous traversait l'esprit en écoutant cet air dont aucune musique connue ne peut donner l'idée.

Une autre Bohémienne se joignit à la première, et bientôt tout l'essaim des voix se mit à suivre le thème ailé, lançant des fusées de gammes, battant des trilles, brochant des points d'orgue, soutenant des modulations, faisant des rentrées subites et des reprises inattendues, — cela pépiait,

sifflait, garrulait, jacassait avec une volubilité pleine d'empressement, un tumulte amical et joyeux, comme si la tribu sauvage faisait fête à l'échappé de la ville. Puis le chœur se taisait, la voix continuait à chanter les bonheurs de la liberté et de la solitude, et le refrain accentuait la dernière phrase avec une énergie endiablée.

Il est bien difficile, sinon impossible, de rendre par des paroles un effet musical; mais l'on peut du moins raconter le rêve qu'il fait naître. Les chants bohémiens ont une singulière puissance d'évocation. Ils réveillent des instincts primitifs oblitérés par la vie sociale, des souvenirs d'existence antérieure qu'on aurait crus évanouis, des goûts d'indépendance et de vagabondage secrètement conservés au fond du cœur; ils vous inspirent des nostalgies bizarres de pays inconnus et qui vous semblent votre patrie véritable. Certaines mélodies vous sonnent à l'oreille comme un *Ranz des vaches* maladivement irrésistible, et vous avez envie de jeter là votre fusil, d'abandonner votre poste et de gagner à la nage l'autre rive où l'on n'obéit à aucune discipline, à aucune consigne, à aucune loi, à aucune morale autre que le caprice. Mille tableaux brillants et confus vous passent devant les yeux: vous apercevez des campements

de chariots dans des clairières, des feux de bivouac où bouillent les marmites suspendues à trois piquets, des vêtements bariolés qui sèchent sur des cordes, et plus à l'écart, accroupie par terre au centre d'un jeu de tarots, une vieille étudiant l'avenir, tandis qu'une jeune Bohémienne, au teint fauve, aux cheveux bleus, danse en s'accompagnant du tambour de basque. — Le premier plan s'efface, et dans la trouble perspective des siècles disparus, s'ébauche confusément la lointaine caravane descendant des hauts plateaux de l'Asie, expulsée sans doute du pays natal pour son esprit de révolte impatient de tout frein. Les blanches draperies férocement zébrées de rouge et d'orange flottent au vent, les anneaux et les bracelets de cuivre luisent sur les peaux bistrées, et les tringles des sistres bruissent avec des frissons métalliques.

Ce ne sont pas là, croyez-le, des rêveries de poète. — La musique bohémienne agit violemment sur les êtres les plus prosaïques, et fait chanter *tirely* au philistin lui-même, assoupi dans son obésité et sa routine.

Cette musique n'est pas, comme on pourrait l'imaginer, une musique sauvage. Elle procède, au contraire, d'un art très-compliqué, mais diffé-

rent du nôtre, et ceux qui l'exécutent sont de vrais virtuoses, quoiqu'ils ne sachent pas une note et soient hors d'état de transcrire un de ces airs qu'ils chantent si bien. — L'emploi fréquent des quarts de ton inquiète d'abord l'oreille; mais on s'y fait bientôt et l'on y trouve un charme étrange. C'est toute une gamme de sonorités nouvelles, de timbres bizarres, de nuances inconnues sur le clavier musical ordinaire, qui servent à rendre des sentiments en dehors de toute civilisation. Les Bohémiens n'ont en effet ni patrie, ni religion, ni famille, ni morale, ni foi politique. Ils n'acceptent aucun joug humain et côtoient la société sans y entrer jamais. — Eux qui bravent ou déjouent toutes les lois, ne se soumettent pas davantage aux formules pédantesques de l'harmonie et du contre-point : le libre caprice dans la libre nature, l'individu s'abandonnant à la sensation sans remords de la veille, sans souci du lendemain, l'enivrement de l'espace, l'amour du changement et comme la folie de l'indépendance, telle est l'impression générale qui se dégage des chants bohémiens. — Leurs thèmes ressemblent à des chants d'oiseaux, à des bruissements de feuilles, à des soupirs de harpe éolienne; leurs rythmes à de lointains galops

de chevaux dans les steppes. Ils battent la mesure, mais ils fuient.

La prima donna de la troupe était sans contredit Sacha (diminutif d'Alexandra), celle qui avait rompu la première le silence et mis le feu à la verve endormie de ses compagnes. Maintenant le sauvage esprit de la musique était déchaîné; ce n'était plus pour nous que chantaient les Bohémiennes, mais bien pour elles.

Une imperceptible vapeur rose colorait les joues de Sacha. Ses yeux brillaient par éclairs intermittents. Ainsi que la Petra Camara, elle tenait ses paupières baissées et les relevait, comme un éventail qu'on ouvre et qu'on ferme, de manière à produire des alternatives d'ombre et de lumière. — Ce manège d'œil, naturel ou voulu, était d'une séduction irrésistible.

Sacha s'approcha de la table, — on lui tendit une coupe de vin de Champagne — elle la refusa, les Bohémiennes sont sobres, — et demanda du thé pour elle et ses amies. Le guitariste, n'ayant pas peur apparemment de se gâter la voix, avalait coup sur coup des verres d'eau-de-vie pour se donner de l'entrain, et, en effet, frappant du pied le parquet, de la paume de la main le ventre de la guitare, il chantait et dansait, se démenait

comme un beau diable, et faisait des grimaces en manière d'intermède grotesque avec une vivacité éblouissante. — C'était le mari, le *rom* de la Bohémienne blonde. Jamais couple ne se conforma moins à la maxime : « Il faut des époux assortis. »

Nous avons dit que les Bohémiennes étaient sobres; si nous ajoutons qu'elles sont chastes, personne ne nous croira; c'est pourtant la vérité. Leur vertu passe en Russie pour invincible. — Aucune séduction n'en peut venir à bout, et des seigneurs, jeunes et vieux, ont dépensé avec des Bohémiennes des sommes fabuleuses sans en être plus avancés. Cette vertu cependant n'a rien de farouche. Elle se laisse prendre les mains et la taille, et rend parfois le baiser qu'on lui ravit. Si le nombre des chaises n'est pas suffisant, elle s'assoit familièrement sur votre genou, et quand le chant commence, vous met sa cigarette entre les lèvres, sauf à la reprendre ensuite. Sûre d'elle-même, elle n'attache pas la moindre importance à ces menus suffrages, comme disaient nos aïeux, qui, de la part d'autres femmes, paraîtraient des faveurs et des promesses.

Pendant plus de deux heures, les chants se succédèrent avec une vertigineuse volubilité. Quel

caprice, quelle verve, quel brio, quelles difficultés exécutées en se jouant ! Sacha faisait des fioritures mille fois plus difficiles que les variations de Rhode, tout en se mêlant à la conversation et en demandant une robe de *moire antique*, les deux seuls mots de français qu'elle sût, à un de nos jeunes compagnons de voyage. Enfin, le rythme devint si entraînant, si impérieux, que la danse se maria au chant, comme dans un chœur antique. Tout s'en mêla, depuis la vieille, tannée comme une momie, qui secouait son squelette, jusqu'à la petite fille de huit ans, ardente, fébrile, mûrie par une précocité malade, se démenant à se disloquer pour ne pas rester en arrière des grandes. — L'escogriffe disparaissait dans un tourbillon de rapidité d'où sortaient des arpèges de guitare et des piaulements aigus.

Un instant, nous l'avouons, nous eûmes peur que le cancan français, en train de faire le tour du monde, n'eût pénétré à Ribinsk, et que la soirée ne finit comme une pièce des *Variétés* ou du *Palais-Royal* ; il n'en était rien. La chorégraphie des Bohémiennes ressemble à celle des bayadères. Sacha, avec ses bras pâmés, ses ondulations de torse et ses piétinements sur place, rappelait Amany, et non Rigolboche. On eût dit qu'elle et

ses compagnes exécutaient le Malapou ou danse admirable sur les bords du Gange, devant l'autel de Shiva, le dieu bleu. Jamais l'origine asiatique des Bohémiens ne nous parut plus visible et plus incontestable.

L'heure de regagner la cabine du bateau était arrivée ; mais l'excitation des assistants et des virtuoses était telle que le concert continua dans la rue ; les Bohémiennes, prenant les bras qu'on leur offrait, marchèrent de façon à se séparer en groupes espacés, et chantèrent un chœur à échos et à répliques, avec des effets de *decrecendo* relevés par des reprises éclatantes d'un effet magique et surnaturel ; le cor d'Obéron, même lorsque c'est Weber qui souffle dans son ivoire, n'a pas de notes plus suaves, plus argentines, plus veloutées et plus rêveuses.

Quand nous eûmes franchi la passerelle du bateau, nous nous retournâmes vers le rivage ; sur le bord du quai, dans un rayon de lune, les Bohémiennes, groupées, nous saluaient de la main ; une étincelante fusée de notes, dernière bombe à pluie d'argent de ce feu d'artifice musical, s'éleva à des hauteurs inaccessibles, répandit ses paillettes sur le fond obscur du silence et s'éteignit.

La *Nixe*, suffisante à la navigation du haut

Volga, n'était pas d'un assez fort tonnage pour descendre avec un surcroît de passagers et de marchandises le fleuve considérablement élargi. — On nous avait transbordé sur le *Provornii*, pyroscaphe de la même compagnie Samolett, qui ne comptait pas moins de cent cinquante chevaux de vapeur. Des seaux marqués chacun d'une lettre composaient son nom en caractères russes, et se balançaient sous la passerelle, où ils étaient suspendus l'un à côté de l'autre. — Une cabine extérieure formant kiosque s'élevait sur le pont, au-dessus de l'escalier conduisant au salon des voyageurs, et prêtait un abri à l'observation, en cas de soleil ou de mauvais temps. — Ce fut là que nous passâmes la plus grande partie de nos journées.

Avant que le *Provornii* ne se mit en marche, nous jetâmes un coup d'œil sur Ribinsk pour voir la figure qu'il faisait au grand jour, non sans quelque appréhension, car le soleil n'a pas la même indulgence que la lune; il dévoile cruellement ce que l'astre nocturne estompe derrière ses gazes d'azur et d'argent. Eh bien! Ribinsk ne perdait pas trop à la lumière; ses maisons jaunes, roses, vertes, en bois et en briques, couronnaient gaiement son quai de grosses pierres désordon-

nées, semblable à un mur cyclopéen en ruine; mais l'église, qui au clair de lune nous avait paru d'une blancheur neigeuse, était peinte en vert-pomme, et la polychromie nous plait en fait d'architecture. Pourtant ce jeu de couleur nous étonna. L'église, d'ailleurs, ne manquait pas de caractère avec son dôme flanqué de clochetons, et ses quatre portiques orientés comme ceux de Saint-Isaac. Le clocher offrait ces renflements et ces étranglements bizarres qu'on remarque dans les clochers de Belgique et d'Allemagne, mais il dardait très-haut son aiguille suprême, et s'il ne satisfaisait pas le goût, il amusait l'œil et ne dessinait pas à l'horizon une silhouette ennuyeuse.

Les bateaux à l'ancre devant Ribinsk étaient la plupart d'une grande dimension et d'une forme particulière que nous aurons plus d'une occasion de décrire, car la navigation entre cette ville, Nijni-Novgorod, Kasan, Saratov, Astrakan et autres villes du bas Volga, est très-active à cette époque de l'année. Quelques-uns appareillaient pour descendre, d'autres stationnaient ou arrivaient, et le spectacle était des plus intéressants. Le *Provornii* se glissa avec adresse à travers cette flottille et prit bientôt le courant.

Des berges un peu plus hautes, surtout du côté

gauche, encaissaient le fleuve. Le paysage n'avait pas changé de caractère sensiblement. C'étaient toujours des bois de sapins alignant, comme des colonnades, leurs fûts grisâtres sur un fond de verdure sombre; des villages aux isbas de rondins disséminés autour d'une église à dôme vert; parfois une demeure seigneuriale tournant sa façade curieuse vers le fleuve ou tout au moins posant en vedette, aux angles de son parc, un belvédère ou un kiosque peints de couleurs vives; des rampes de planches escaladant la rive et menant à quelque habitation; des terrains ravinés par les crues et les retraites des eaux; des plages sablonneuses, où piétinaient des troupeaux d'oies, où descendaient pour s'abreuver des troupeaux de bœufs et de vaches : mille variations des mêmes motifs que le crayon ferait mieux comprendre que la plume.

Bientôt nous aperçûmes le couvent de Romanow. Des murailles crénelées et blanchies à la chaux donnent à son enceinte un air de forteresse, et durent autrefois le mettre à l'abri d'un coup de main, car les trésors entassés dans les monastères excitaient en des temps de trouble la cupidité des hordes pillardes. Au-dessus des murailles s'élevaient de grands cèdres, étalant leurs bran-

ches horizontales couvertes d'une verdure sombre et robuste. Les cèdres sont cultivés avec un soin particulier à Romanow, car c'est sous un cèdre que fut trouvée l'image miraculeuse qu'on y vénère.

A Jurevzt, le bois de chauffage de la machine fut apporté par des femmes. Deux bâtons, disposés en manière de brancards, soutenaient une pile de bûches que venaient renverser dans la soute du bateau à vapeur deux paysannes alertes et robustes et quelquefois jolies. L'animation de la course leur colorait le teint d'un fard de santé, et le léger essoufflement qui entr'ouvrait leurs lèvres laissait voir des dents blanches comme des amandes pelées. Malheureusement quelques-unes d'entre elles avaient le masque tavelé et picoté de petite vérole, car la vaccine n'est pas répandue en Russie, d'où sans doute quelque préjugé populaire la repousse.

Leur costume était fort simple. Une jupe de cette indienne à dessins surannés comme on en rencontre quelquefois encore dans les vieilles auberges de province sous forme de rideaux de lit ou de courte-pointe, une chemise de grosse toile, un foulard noué sous le menton, — rien de plus; — l'absence de bas et de chaussure permettait